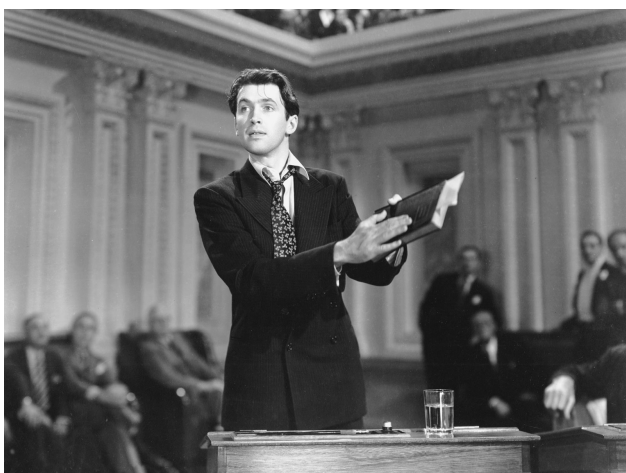


MR. SMITH AU SÉNAT DE FRANK CAPRA



RÉSUMÉ

Le sénateur Sam Foley vient de mourir : il faut lui trouver un remplaçant, qui ne contrevienne pas aux plans de Jim Taylor, un riche industriel qui tient toute la presse et les politiciens de son État sous son emprise. Jim Taylor est secondé par le gouverneur, Hubert Hooper, et par le sénateur Joseph Paine, un homme auparavant intègre et idéaliste, pris dans l'engrenage du pouvoir. Tous trois tâchent de faire voter la construction d'un barrage qui, sous couvert de bien commun, leur permettrait de s'enrichir. Le gouverneur décide de nommer à la place de Sam Foley une célébrité locale, Jefferson Smith, un jeune homme naïf et plein d'idéaux qui dirige les Boys Rangers de la région, et que les politiciens pensent facile à manipuler. La décision est reçue avec liesse par la population.

Jefferson Smith fait donc ses premiers pas à Washington. Féru d'histoire de son pays, nationaliste fervent, il tient en très haute estime les institutions américaines. Sitôt arrivé dans la capitale politique, il échappe aux mains des sénateurs pour aller visiter les symboles du pouvoir américain : le Capitole et la statue de Lincoln. Mais le lendemain, après avoir assisté à sa première réunion au Sénat, il est moqué par les journalistes, qui le désignent publiquement comme un idiot juvénile, marionnettes aux mains d'hommes plus puissants que lui. Furieux, il se lance, avec l'aide de sa secrétaire Saunders, dans la rédaction d'un projet de loi. Celle-ci connaît bien le fonctionnement des institutions, et est aussi au courant des petites affaires de Joseph Paine. Quand Smith lui annonce que son projet de loi vise à construire un camp pour jeunes garçons sur les rives d'une rivière de son état, Saunders s'inquiète pour lui : il s'agit de l'emplacement sur lequel Jim Taylor et Joseph Paine ont prévu de construire le barrage.

Les craintes de Saunders se confirment : alors que Smith annonce son projet lors de la réunion du Sénat, Joseph Paine quitte brusquement la salle. Il demande à sa fille, dont Smith semble s'être entiché, de tenir le jeune homme à l'écart de la politique. Saunders, n'y tenant plus, lui révèle les

dessous de l'affaire. Paine fait alors venir Jim Taylor à Washington : lors d'un entretien privé, il dévoile à Smith l'ampleur de la corruption, ainsi que la participation de Paine à l'affaire. Smith, qui avait toujours admiré Joseph Paine, est profondément heurté par cette nouvelle. D'autant que, pour empêcher Smith de mener à terme son projet, Paine l'accuse, devant le Sénat réuni, d'avoir cherché à s'enrichir en proposant de construire le camp pour jeunes garçons sur un terrain dont il était en fait le propriétaire. Smith se voit méprisé par tous ses pairs, convaincus par le discours de Paine et par les fausses preuves qu'il fournit. Effondré, il s'apprête à quitter sa fonction. Sa foi dans le drapeau américain et dans les institutions vacille. Mais Saunders le rattrape à temps et le convainc de défendre l'honnêteté et les valeurs en lesquelles il croit.

Jefferson Smith est de retour au Sénat : il demande la parole et, selon son droit, provoque une obstruction parlementaire, qui l'autorise à conserver la parole tant qu'il ne s'assied pas ou ne s'interrompt pas. Soutenu par Saunders, il réalise l'exploit de parler pendant vingt-quatre heures d'affilée. Jim Taylor, de son côté, monte l'opinion publique de son État contre Smith en entravant la liberté de la presse. Même si tous les espoirs semblent perdus, les sénateurs sont ébranlés par son obstination, qui révèle clairement son innocence. N'y tenant plus, alors que Smith s'effondre sur le sol du Sénat, Joseph Paine avoue son mensonge, l'innocence de Smith et sa propre culpabilité. L'« idiot » a donc finalement réussi à vaincre la corruption du système.

ANALYSE

Mr. Smith au Sénat, adaptation des écrits non publiés de Lewis R. Foster, « Le Gentleman du Montana », est pensé par Capra comme une suite à *L'extravagant Mr Deeds*, qui avait connu un grand succès aux États-Unis et en Europe en 1938. Il s'agit de la deuxième collaboration de Capra avec James Stewart, après *Vous ne l'emporterez pas avec vous* (1938), et avant son rôle mythique dans *La vie est belle* (1946).

Bien que le film produise une critique acerbe contre les institutions américaines, il faut le comprendre avant tout comme une ode à la liberté d'expression et à la démocratie, dont Jefferson Smith tâche de sauver la pureté face aux manigances de sénateurs crapuleux. Le nationalisme sans failles du personnage, son attachement de cœur aux Pères fondateurs et à la Constitution, en font un film qui, loin de s'attaquer en profondeur aux institutions américaines, cherche au contraire à souligner la nécessité de lutter pour leur bon fonctionnement, à la fois démocratique et pour le bien du peuple. Cette grandeur de la démocratie américaine, soulignée à maintes reprises dans le film, est dressée face aux régimes fascistes qui prolifèrent partout en Europe. Les États-Unis sont ainsi montrés, dans la droite lignée du mythe de la Destinée Manifeste, comme les porte-étendards de la liberté.

Malgré cela, le film fut très mal reçu aux États-Unis lors de sa sortie : près de la moitié des spectateurs, se disant « offusqués », quittèrent la salle, et notamment des personnalités importantes du monde politique américain, choqués que Frank Capra eût osé montrer le spectacle de la corruption au sein de « l'auguste Sénat ». Il est aussi âprement critiqué par les journalistes, un de leurs collègues y étant dépeint comme un ivrogne. Le film fut accusé d'anti-américanisme et de pro-communisme. Si pour les uns, *Mr. Smith au Sénat* donnait des arguments à Hitler en dépeignant ainsi les institutions des États-Unis, pour les autres, Mr. Smith est au contraire un patriote qui montre la nécessité de défendre la démocratie face au fascisme.

EXTRAITS DE PRESSE

« *Mr. Smith au Sénat* est du Capra tout craché, incisif, humain et prenant, un drame d'actualité qui tombe à point, avec un parfum patriotique, diffusé de main de maître dans une totalité composite, qui produit un des drames les plus fins et consistants de la saison. C'est un film substantiel et captivant pour les institutions désignées, et une attraction de haute-volée pour l'audience en général.

(...) Capra se concentre sur Washington comme symbole de la liberté et de la démocratie des États-Unis. Son propos est énoncé dans une veine sincère, sans tentative directe de faire un prêche. Mais l'appel du patriotisme y est bien présent, quoique secondaire par rapport à la menace principale, et exigera l'attention de toute personne qui assiste à sa projection ».

Variety, 11 octobre 1939

« Du meilleur Capra ! Léger, désinvolte, satirique. Et un humour de bonne source, dur à la dent, dosé avec une sorte de machiavélisme. (...) Nous retrouvons le vrai, le pur cinéma de *New-York Miami* et de *L'Extravagant M. Deeds*. Avec, en plus, le côté « il corrige les mœurs en riant » cher à Molière. On imagine difficilement, même en temps de paix, un film français soutenir les efforts d'un jeune député en lutte avec les sénateurs barbus parmi lesquels des brebis galeuses se seraient glissées... Mais Frank Capra, grand seigneur d'Hollywood, n'a pas hésité à mettre en scène et à fustiger les politiciens malhonnêtes. Et, parce qu'il appelle un chat et un sénateur un fripon, il fait à son héros, Jefferson Smith, le voyage à Washington.

(...) Il y a aussi dans ce film un désir très net de la part du réalisateur : celui de mépriser le concours souvent favorable des grandes vedettes. Capra a préféré choisir d'excellents comédiens sans se préoccuper de leur valeur commerciale. (...) Et l'on ira voir, revoir, revoir encore ce chef d'œuvre d'observation pertinente, d'esprit avisé et qui tient du prodige ».

Maurice Bessy, *Cinémonde*, n°587, 31 janvier 1940

« Une fois de plus, Frank Capra a choisi des personnages qui défendent des idées et illustrent des thèses philosophiques ou sociales. Son Jefferson Smith est une magnifique nature, probe et loyale, un avocat passionné des

nobles causes désespérées. Parfois son héros devient le symbole même de la Liberté et de l'Honneur national, mais ne cesse guère, grâce à l'art incomparable de Capra, d'être un homme. L'auteur de *L'Extravagant M. Deeds* accuse ce penchant marqué – qui pourrait lui jouer de mauvais tours – à faire de ses personnages des orateurs au service d'une cause même « noble et désespérée », ce qui est assurément sympathique. Les idées que défend M. Smith nous sont chères au plus haut point et nous touchent en ce moment plus qu'en tout autre instant : c'est pour cela que nous oublierons les quelques longueurs de ce film qui est le plus souvent de l'excellent Capra... »

Roger Regent, *Pour Vous*, n°585, 31 janvier 1940

« Tout comme Mr Deeds, Smith – ce Dupont de l'Amérique – est un altruiste naïf et prêt à défendre toutes les causes, du moment que celles-ci sont placées sous la bannière de la justice, de la liberté et de la démocratie.

Ce « Candide » du Nouveau-Monde est un des personnages les plus attendrissants de la mythologie cinématographique d'avant-guerre. Sa pureté se traduit par une série de dogmes sentencieux auxquels il se conforme avec une discipline d'engagé volontaire pour la croisade de l'honneur.

(...) Peut-être est-il utile d'ajouter que Frank Capra, le réalisateur de cette œuvre, a été la victime de la politique qu'il condamnait. Tenu en suspicion par les Pouvoirs publics, il dut renoncer, il y a près de dix ans, à tourner des films. Tel M. Smith, il se retrouve seul. Ses anciens amis le boudèrent et il fit, à force de persévérance, une nouvelle carrière... à la T.V. Ses émissions scientifiques lui valurent un regain de popularité. À nouveau, les producteurs d'Hollywood le rappelèrent dans leurs studios. Capra accepta leurs offres et depuis quelques mois, il se bat avec l'énergie du désespoir contre les cinéastes pour faire accepter un projet de scénario qui aurait pour héros... le fils spirituel de l'ingénu M. Smith ».

« Un Cincinnatus en complet veston », source inconnue, 28 décembre 1958 (?) (fonds Kovacs)

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Frank Capra

Réalisation seconde équipe : Charles Vidor

Scénario : Sidney Buchman d'après une histoire de Lewis R. Foster

Dialogues : Harold Winston

Production : Frank Capra

Société de production : Columbia Pictures

Photographie : Joseph Walker

Cadre : Geroge Kelley et Victor Scheurich

Ingénieur du son : Edward Bernds

Musique originale : Dimitri Tiomkin et M. W. Stoloff

Direction artistique : Lionel Banks

Décors : Walter Holscher et George Montgomery

Montage : Gene Havlick et Al Clark

Photographie de plateau : Irving Lippman

Distribution :

Jefferson Smith : James Stewart

Clarissa Saunders : Jean Arthur

Le sénateur Joseph Harrison Plaine : Claude Rains

Diz Moore : Thomas Mitchell

Jim Taylor : Edward Arnold

Le gouverneur Hubert Hooper : Guy Kibbee

Chick McGann : Eugene Palette

Susan Paine : Astrid Allwyn

Le Président du Sénat : Harry Carey

Ma Smith : Beulah Bondi

Durée : 126 minutes

Date de sortie en France : 19 janvier 1940